

Lanier, Lucien (1848-1908). L'Asie, choix de lectures de géographie... par M. L. Lanier,.... 1893.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'éléphant, deux hommes élégamment vêtus sont debout sur des marchepieds; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde, et les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui de minute en minute déploie un large drap d'or en s'écriant : « *Srimunt* » *Sircar! Khunderao Guicowar! Sena Khás Khel! Shamshar Bahadour!* » c'est-à-dire : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable. » A ces mots, la foule se prosterna jusqu'à ce que l'éléphant fût passé. L'animal, entièrement caché sous des ornements, semblait une montagne d'or étincelante de diamants; des hommes l'entouraient en brûlant des parfums, dont la fumée bleuâtre donnait à la scène quelque chose de mystique. » (L. ROUSSELET¹, *l'Inde des rajahs*; Paris, in-4° illust., Hachette, 1875, ch. IV, p. 104-111.)

Combats d'animaux et chasse à Baroda.

« Le surlendemain de mon arrivée, j'assistai à un combat d'animaux donné dans le cirque de Sa Hautesse (*le Guicowar*) en l'honneur du prince de Galles; c'est là, du reste, une spécialité de Baroda. Qu'on se figure une arène rectangulaire longue de deux à trois cents pieds sur un tiers de large, enfermée par un mur de plusieurs mètres que percent de nombreuses ouvertures

1. M. Louis ROUSSELET est né à Perpignan, en 1845. Il a passé six ans (1863-1869) à visiter le Bengale, le Radjpoutana, le pays des Gonds, le Bandelkand, le Népal, le Dekkan et le littoral de la péninsule. En complétant ses études antérieures par ses impressions de voyage, ses observations particulières sur les mœurs, les coutumes, les races, les monuments et la nature des pays qu'il a pu visiter à loisir, sous la protection des résidents anglais, et comme hôte des princes de l'Inde, il a composé un ouvrage d'un intérêt puissant, plein de chaleur, de vie et d'éclat, et qui est devenu classique. Les lecteurs du *Tour du Monde* ont eu la primeur de ce livre, le plus complet qu'on ait publié en France, sur l'Inde, depuis Jacquemont, et qui, à l'agrément du récit, ajoute le charme d'illustrations splendides. — M. Rousselet est un des collaborateurs les plus distingués de la grande œuvre géographique entreprise avec tant d'éclat et de succès par Elisée Reclus (*Nouvelle Géographie universelle*) et par Vivien de Saint-Martin (*Dictionnaire de géographie universelle*) sous les auspices de la librairie Hachette. On lui doit plusieurs autres publications, parmi lesquelles nous citerons : *Le charmeur de serpents*, 1878, in-8°; — *Les royaumes de l'Inde*, 1879, in-8°; — *Nos grandes écoles militaires et civiles*, 1888, in-8°; — *L'exposition universelle de 1889; 1890*, in-8°. Nous adressons ici nos remerciements à M. Rousselet pour la bienveillance aimable avec laquelle il nous a autorisé à puiser dans ses travaux les renseignements précieux et les récits qui enrichissent ce chapitre.

assez larges pour permettre à un homme de s'échapper, mais trop étroites pour livrer passage à un animal de grande taille. En face de l'entrée, une porte barricadée laissait entendre d'étranges rugissements. Par-dessus les murs, sur trois côtés, se pressait toute la population de la ville. Sur le quatrième se dressait le pavillon réservé au guicowar, à sa suite et à ses hôtes.

» A peine avais-je pris ma place que mes regards s'arrêtèrent, pour ne plus s'en détourner de longtemps, sur le tableau qui se dressait en face de nous. Quel coup d'œil ! Tout en bas, le long du mur, sont enchaînés deux éléphants aux longues défenses, aux petits yeux féroces, aux larges oreilles sans cesse en mouvement, comme un *punka* en travail, imprimant à leur corps un balancement continu et ramassant avec leur trompe des poignées de poussière qu'ils font voler dans l'arène. Plus haut, penchée par-dessus le parapet, une file de turbans multicolores s'écrase sous un soleil de feu ; derrière cette ligne, une seconde rangée d'indigènes se tient debout, puis une troisième, une quatrième et ainsi de suite, — les derniers penchés sur des monticules ou sur des échafaudages, entre lesquels on distingue quinze éléphants, rangés en bataille sous un riche harnachement. Enfin, comme fond au tableau, un vert rideau de figuiers et de palmiers repose agréablement la vue, tout en laissant entrevoir par une éclaircie un large étang entouré de jardins avec la silhouette bleuâtre de la colline isolée de Pawanaghr, à demi voilée par une brume délicate. On pourrait se croire reporté dans quelque cité de l'Asie Mineure aux derniers temps des Césars, et l'on se surprend à chercher le proconsul qui va donner l'ordre de jeter les chrétiens aux bêtes.

» Mais les temps sont changés, et ce ne sont plus des chrétiens, ni même des gladiateurs, qu'on amène devant le jeune César de Baroda et son illustre hôte, ce sont de simples lutteurs qui ouvrent les jeux. Six paires d'indigènes, portant un caleçon pour tout vêtement, se *tombent* à la façon de nos propres lutteurs, pendant quinze longues minutes. S'il y avait de la musique, on pourrait se croire au cirque. Mais voici les éléphants lâchés ; les deux monstres se regardent, s'épient et s'élancent l'un contre l'autre ; leurs défenses se nouent, leurs trompes s'entrelacent, leurs corps s'arc-boutent. Tout à coup, l'un d'eux se retourne et prend ignominieusement la fuite. Son adversaire le poursuit, l'atteint de ses redoutables crocs, le pousse en avant et l'accule avec tant de force contre le mur que

le vaincu pousse un beuglement de douleur. Immédiatement les gardiens s'élancent et, à l'aide de fusées à jet continu, séparent les deux combattants. Cette douche d'un nouveau genre semble même calmer complètement leur ardeur belliqueuse, car, malgré les excitations de *picadores* armés de longues lances, ils se refusent à rouvrir les hostilités. En désespoir de cause, on leur lance un *lasso* autour d'une patte de derrière et, malgré leur résistance, on les ramène à leur chaîne.

» Un second éléphant est introduit, d'apparence moins colossale, mais plus agile. Par une autre issue entre un cavalier indigène monté sur un petit cheval arabe plein de feu. Il évolue autour de l'éléphant, qui ne tarde pas à répondre au défi en s'élançant sur le téméraire. Celui-ci part au galop, pas assez rapidement toutefois pour que la trompe de son adversaire n'ait le temps d'effleurer la croupe de sa monture. L'éléphant ne tarde pas à reconnaître son infériorité à la course. Il use de ruse, feint de tourner le dos au cavalier qui le harcèle, et revient brusquement sur son ennemi qu'un écart du petit arabe met heureusement hors de portée.

» Voici qu'un bruit de chaînes se fait entendre, et l'on voit apparaître deux gros rhinocéros, affreuses bêtes ventrues, à la peau noire parcheminée, avec une corne sur le front qui ressemble à une verrue durcie; leurs pieds de devant restent enchaînés. Ces animaux sont comptés parmi les plus féroces, en même temps que les plus stupides des jungles; on pouvait donc s'attendre à quelque formidable engagement. Cependant, après s'être quelque temps regardés sans bouger, ils refusent obstinément de s'empoigner. Les bêtes sont quelquefois plus raisonnables que les hommes. A force de les exciter avec des piques et des seaux d'eau que les *picadores* leur jettent sur le corps, on parvient cependant à les lancer l'un contre l'autre. Ils luttent à la façon des béliers, la tête basse, effleurant le sol de leur groin, tête contre tête, corne contre corne. Mais ils ne se font pas grand mal, et, après quelques passes, le combat finit faute de combattants.

» Deux buffles aux cornes recourbées remplacent les rhinocéros. Ceux-là s'empoignent tout de suite, et cette fois sérieusement. Un moment, l'un d'eux a l'air de prendre la fuite, et l'on peut croire que nous allons avoir une deuxième édition de la lutte précédente; mais bientôt il revient et fond sur son adversaire; on entend le bruit des cornes qui s'entre-choquent;

les deux combattants se chargent avec une fureur redoublée ; l'un d'eux est jeté sur le sol, et les cornes de son adversaire lui labourent les flancs. Cependant il se relève et veut continuer la lutte ; mais on les sépare et on les emmène. Deux béliers leur succèdent ; ils s'élancent l'un vers l'autre avec tant de violence et de précision qu'on les croirait mus par un ressort, et le bruit formidable que produit le choc de leurs boîtes osseuses fait comprendre pourquoi l'on avait donné le nom de béliers aux engins destinés à battre en brèche les murailles des anciennes places fortes.

» On a sans doute remarqué, dans cette énumération des animaux successivement mis en présence, que l'importance des espèces allait en décroissant — de l'éléphant au simple bélier — contrairement aux règles de l'art. Ce n'est pas précisément que le spectacle finit *in piscem*, au propre ni au figuré, mais, en revanche, il se termina par l'exhibition de nombreux perroquets et d'un... blaireau, qu'on vint solennellement amener au pied de la tribune, dans le vain espoir d'émerveiller les visiteurs européens de Baroda. Tant il est vrai que nuls — pas même les blaireaux — ne sont prophètes dans leur pays ! En résumé, cette fête, qui unissait tous les éléments d'une représentation sans pareille au monde depuis la chute du paganisme, révèle bien les côtés forts et faibles de l'esprit indigène qui sait facilement atteindre à la perfection du détail et même à un certain grandiose de l'ensemble, mais qui manque de méthode et d'harmonie dans l'agencement des matériaux. Il convient d'ajouter qu'on n'avait pas eu le temps nécessaire pour *entraîner* les bêtes destinées à l'arène. Dans les circonstances ordinaires, il est rare, paraît-il, que les fêtes de Baroda se terminent sans effusion de sang.

» Le jour suivant, nous assistâmes, ainsi que tous les Européens de la résidence, à ce qu'on appelle ici une *cheeta hunt* et que je nommerai une chasse au guépard, avec cette explication nécessitée par la pauvreté de notre langue, que le guépard (*felis jubata*), sorte de panthère apprivoisée, y est le chasseur et non le gibier. Dès l'aube, des voitures gracieusement mises à notre disposition par les autorités de Baroda nous emmenaient par une chaussée étroite et sablonneuse au palais de Muckunpoura, résidence d'été de la reine mère. Là nous attendaient une douzaine de *bullock-carts*, chariots à bœufs, de la plus simple description, où nous prîmes place trois par trois.

Quand cet étrange cortège eut gagné la campagne, nous nous divisâmes en deux files, chacune avec deux chariots supplémentaires renfermant nos guépards, les yeux soigneusement bandés. Après un quart d'heure de cahotements à travers des champs labourés, nous aperçûmes, couchés dans les hautes herbes d'une jungle voisine, un troupeau de trois à quatre cents daims qui, nous prenant sans doute pour une bande de pèlerins, se levèrent à peine pour s'écarter au petit trot. Cependant comme nous nous rapprochions davantage encore, ils commencèrent à montrer quelques signes d'inquiétude et à s'éparpiller sur une longue ligne, encore incertains de la direction qu'ils devaient prendre pour se mettre hors de notre route. Toute notre stratégie consista alors à couper cette ligne vers son centre, et, au moment où l'avant-garde, cette fois sérieusement alarmée, se mettait à fuir, nous marchâmes droit sur l'arrière-garde qui s'efforçait isolément de rattraper le gros de l'armée en défilant devant nous par une série de bonds allongés... Parvenu à la distance voulue, le chariot qui marchait en tête s'arrête; on enlève promptement le bandeau de cuir au guépard qu'on détache et qu'on laisse sauter à terre. L'animal promène son regard sur les daims qui passent devant lui avec toute l'agilité d'une épouvante cette fois bien justifiée; du regard il choisit sa victime, il s'élance, il la rejoint en quelques bonds, la renverse et la saisit à la gorge. Aussitôt les gardiens s'élancent pour lui faire lâcher prise, après lui avoir attaché son bandeau. On vide les entrailles de la victime, — précaution indispensable sous ce climat pour la conservation du gibier, — et l'on recueille le sang qui s'échappe de sa gorge béante dans une large cuiller qu'on fait ensuite vider par le guépard altéré.

» Quand, au bout de trois heures, nous eûmes regagné le rendez-vous, six beaux daims étaient étendus sur le sol, la gorge ouverte et les entrailles vidées. Bien que je n'aie jamais été grand chasseur, il me semble encore voir ce tableau; l'imagination du lecteur peut, du reste, aisément se figurer ce que doit être un rendez-vous de chasse dans les plaines de l'Inde, sous un figuier banyan assez large pour abriter de son ombre les chevaux, les chariots, les chameaux et même les éléphants de la partie, avec toute une escorte de piqueurs indigènes, de cipayes écarlates et de cavaliers magnifiquement montés! » (Le comte GOBLET D'ALVIELLA, *Inde et Himalaya*, ch. II. Paris, Plon, in-12, 1877.)

Un durbar¹.

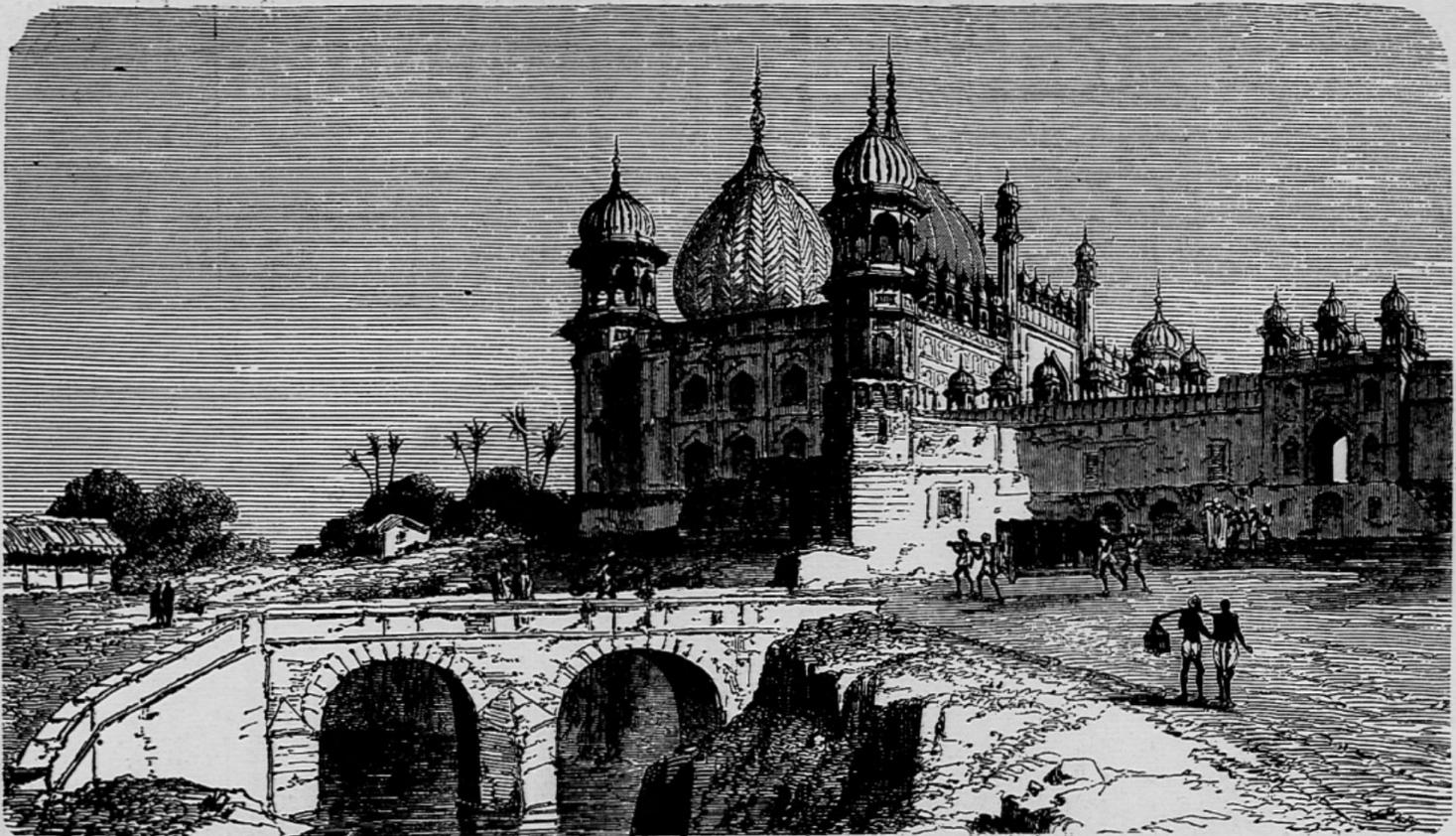
La grande assemblée ou *darbar* convoquée à Agra en 1866 par le vice-roi des Indes, sir John Lawrence, a été une des plus éclatantes manifestations de l'autorité britannique dans la péninsule. Elle n'a été dépassée que par les cérémonies que présida en 1876 le prince de Galles, pendant le voyage fastueux où il reçut des alliés et vassaux indigènes l'hommage offert à l'héritier présomptif de la souveraine de la Grande-Bretagne, proclamée impératrice des Indes. Le *darbar* de 1866 était la première réunion solennelle tenue par le gouvernement de la métropole depuis l'abolition de la Compagnie des Indes et la terrible insurrection de 1857.

« Les cérémonies du *darbar* avaient attiré à Agra un grand nombre de curieux, Européens et indigènes, accourus de toutes les provinces de l'Inde. Tout ce monde s'était installé tant bien que mal sous les tentes formant en dehors de la ville un vaste camp. Quoique le climat des provinces du nord-ouest soit à cette époque de l'année presque tempéré, les chaleurs de la journée sont encore assez intenses pour qu'il se produise, au milieu de si grandes agglomérations d'hommes, de dangereuses épidémies. En effet, dès les premiers jours du *darbar*, le choléra se mit à sévir avec violence, et ce ne fut que grâce aux mesures énergiques de la police anglaise qu'on put maîtriser le fléau. On est du reste ici habitué à vivre avec une telle insouciance du danger, que personne ne se préoccupa de la présence du terrible visiteur, et ce fut seulement une visite au cimetière d'Agra qui m'apprit le nombre de ses victimes.

» Mais le temps n'était qu'aux fêtes et aux plaisirs. Le maharajah Scindia en donna le signal. Ce prince, le plus puissant de l'Hindoustan, avait eu l'idée de donner une fête au Tâdj, et la municipalité d'Agra avait mis le monument à sa disposition. Des invitations furent envoyées aux rajahs et à l'élite de la société européenne; le résident de Gwalior eut l'amabilité de nous comprendre sur la liste.

» Le 15 au soir, je prenais la route du Tâdj, tout en me demandant si ce n'était pas une profanation de transformer en lieu de plaisir un tombeau, monument d'une des plus grandes gloires de l'Inde. Mais il paraît que les Indo-Musulmans

1. On donne le nom de *darbar* ou *darbar*, dans le Radjpoutana, aux audiences solennelles données par les rajahs, et aux grandes et fastueuses cérémonies qu'ils président.



Tombeau d'Akbar à Agra.

n'éprouvent pas pour les tombeaux le sentiment que ceux-ci nous inspirent. Nous voyons de tout temps les empereurs les construire de leur vivant, les entourer de jardins attrayants où eux-mêmes viennent se divertir. Après leur mort, ces jardins deviennent le rendez-vous de leurs amis, qui aiment à s'y entretenir des hauts faits du défunt et font assister son esprit à leurs divertissements. L'idée est assurément moins lugubre que la nôtre.

» Nous descendons de voiture dans la première cour, devant la porte monumentale des jardins ; des grenadiers de Scindia forment la haie, et nous passons sous l'immense ogive d'où pendent mille guirlandes de cristal. Du haut du perron, le jardin apparaît comme un gigantesque décor de féerie, les jets d'eau lancent des gerbes lumineuses, les arbres sont couverts de fruits et de fleurs de feu, et d'excellents orchestres remplissent l'air de symphonies. Les grandes allées, dallées de marbre, offrent un coup d'œil éblouissant : maharajahs et rajahs ruisselants de diamants, gouverneurs, diplomates, officiers chamarrés de broderies, ministres indiens, barons rajpouts, grandes dames de la cour de Calcutta, forment une foule dont aucune cérémonie européenne ne peut donner une idée. Je ne veux pas seulement parler de la richesse même des costumes, mais de leur diversité, de leur élégance, de ce tableau enfin de tant de pays et de races représentés par ce qu'ils ont de plus grand.

» Pour un Européen, l'idée d'une fête donnée aux princes présents à Agra par un de leurs compatriotes paraît fort simple ; et cependant c'était un vrai coup d'Etat. Amener des gens qui toute leur vie n'ont paru en public qu'entourés de leur grandeur et de leur dignité, véritables idoles présentées à l'admiration du peuple ; amener ces princes fiers, jaloux l'un de l'autre, à se promener comme de simples mortels dans un jardin, à se couder, à causer entre eux, on considérait la chose comme impossible : on s'était trompé, et tout alla à merveille.

» Vers dix heures, au bout de la grande allée, apparut soudainement une masse d'un blanc de neige éblouissant, colossale, suspendue en l'air comme une vision céleste ; c'était le Tâdj, qui, plongé jusque-là dans l'obscurité, venait d'être éclairé de plusieurs jets de lumière électrique.

» L'effet était magique. A l'électricité succède une illumination générale ; les tchoubdars, circulant parmi les groupes, nous invitent à nous rendre dans la salle du festin. C'est dans

le Jawats du Tâdj, immense salon décoré de mosaïques, qu'est dressé un souper homérique, réunissant toutes les délicatesses de l'Europe et de l'Asie. Bientôt les Européens entourent la salle, les bouchons sautent en bouquets, et la gaieté a libre cours; les Indiens, debout, assistent au banquet sans y prendre part. Dire ce que l'on consumma de champagne ce soir-là me serait difficile, mais je commettrai l'indiscrétion d'avouer que plus d'un vieux guerrier anglais se laissa terrasser par la liqueur française. Scindia, du reste, eut à payer pour ce souper seul une note de vingt mille roupies !

» Après le souper, un feu d'artifice est tiré sur le bord de la Djemna; on sait que la rivière baigne la base même de la terrasse du Tâdj et décrit devant le monument une gracieuse courbe. Une série de fusées, de bombes à étoiles, le tout fort ordinaire, vient se refléter un instant dans la nappe d'eau; mais, dès que tout est rentré dans l'ombre, on voit s'avancer, descendant le fleuve, une nappe de feu, qui couvre bientôt la Djemna; ce sont des milliers de flotteurs remplis de naphte qu'on lance du pont de Toundlah, après les avoir allumés, et qui couvrent la rivière de flammes; le courant les entraînant, l'illumination se propage rapidement, et de la terrasse on aperçoit à plusieurs kilomètres, en amont et en aval, le fleuve roulant une mer de lave incandescente. Cette étrange illumination dure une demi-heure et va se perdre dans les jungles. Que doivent avoir pensé les tigres en voyant passer ce fleuve de feu? Vers minuit, les orchestres anglais nous donnent un brillant concert, puis la foule s'écoule peu à peu.

» Le 16 novembre, le vice-roi, entouré de tous les rajahs, passe en revue, sur la grande esplanade d'Agra, l'armée anglaise, forte de vingt mille hommes, sous les ordres du général Mansfield. Après le défilé, les troupes prennent leurs positions et entament une série d'évolutions, de charges simulant un combat, parfaitement exécutées; cette partie du spectacle a dû frapper les princes, surtout la remarquable rapidité du tir des pièces de campagnes système Armstrong à culasse mobile.

» Le 17, grande assemblée de l'Ordre de l'Etoile de l'Inde, présidée par sir John Lawrence, dans laquelle les insignes de l'Ordre doivent être remis à plusieurs souverains et feudataires. La cérémonie a lieu dans le Chamiana, ou tente des durbars, au centre du camp impérial, et tous les grands personnages y assistent; c'est pour ainsi dire une répétition générale du durbar,

qui se tiendra dans la même salle. Le Chamiana est très vaste et peut contenir deux ou trois mille personnes; ses khanats forment un arc recourbé, dont la corde est garnie de légers piliers supportant le velum; l'air et la lumière entrent par là en abondance. A l'extrémité de la salle se dresse le trône du vice-roi, grand maître de l'Ordre; c'est un siège doré, soutenu par des liens héraldiques, et placés au sommet d'une estrade recouverte de drap d'or. De chaque côté du trône partent des rangées de fauteuils, à gauche pour les chevaliers et néophytes, à droite pour les spectateurs, rajahs et Anglais. Le vice-roi porte le riche collier, l'étoile, le grand cordon et le manteau de satin lilas du *Star of India*.

» La cérémonie d'investiture est des plus simples. Le nouveau titulaire de l'ordre vient se placer devant le trône du grand maître; lecture lui est faite de la lettre de la reine; le vice-roi l'embrasse, lui passe autour du cou le collier et le cordon, et le proclame chevalier. Quelques-uns de ces speech ont trait aux services rendus pendant la révolte et sont l'occasion de reproches indirects aux princes assis en ce moment au durbar et qui ont encouragé sourdement les insurgés.

» Enfin, nous voici arrivés au 20 novembre, jour fixé pour la célébration du durbar impérial. Dès le matin, Agra offre le spectacle d'un véritable tumulte; tout le monde veut assister à la cérémonie, mais le nombre de princes et nobles indiens, de fonctionnaires anglais ayant siège à l'assemblée est si considérable, que le Chamiana n'a plus qu'une cinquantaine de places libres, et encore suffisent-elles à peine aux journalistes et aux autres visiteurs favorisés. Ma qualité de voyageur français et mes nombreuses relations nous ont fait ranger dans cette dernière catégorie, et nous avons siégé au durbar.

» Dès midi, la grande esplanade, qui s'étend devant le camp, offre un coup d'œil splendide; ce n'est plus un sowari seulement, comme ceux que j'ai décrits, mais cinquante, soixante se suivant. Chaque rajah, entouré de sa cour, étalant toutes les richesses de sa couronne, vient se ranger sur le point qui lui est assigné pour se rendre de là en pompe au durbar. Des centaines d'éléphants, véritables géants de leur race, rivalisant de luxe dans leur harnachement, les uns parés de haodahs d'or ou d'argent, d'autres d'étendards, d'écrans de parade; des milliers de cavaliers, Rajpouts, Maharates, Sikhs, Boundélas; des soldats dans tous les uniformes possibles; cent mille curieux de toutes